MULBERRY TREE

SEPTIÈME PARTIE

Pour le mariage, j'ai choisi un tout nouveau costume. Non pas que le premier ne m'allait plus – même si, quand je l'ai réenfilé, les points aux épaules ont émis un craquement menaçant. Pareil pour mon ventre, qui n'était plus tout à fait à son aise, serré dans la ceinture du pantalon.

Ces petits accrocs, qui témoignent mieux que n'importe quel autre signe du temps qui passe et du fait que je n'ai plus mon corps de 20 ans, auraient pu être facilement résolus. Ma moitié se tenait déjà prête avec les aiguilles et le fil.

Non, ce qui m'a motivé pour acheter ce nouveau costume, que je sors de la penderie, endormi sous sa protection de plastique, c'est quand je me suis vu dans le miroir, après avoir enfilé des vêtements que je n'avais plus revêtu depuis 14 ans.

Je me suis revu soudain, jeune homme crispé et nerveux, souffrant encore du décès de Maman, et me demandant si j'avais fait le bon choix.

Je me suis revu, avec mes certitudes écroulées, la peau et le cœur à vif sous mes piquants d'hérisson, pénétrer à la mairie la boule au ventre.

Je me suis revu, serrant la main de Dina dans la mienne au point de lui faire mal, me raccrochant à elle parce qu'elle était mon seul phare dans la nuit.

Je ne suis plus cet homme-là.

Si je me mariais à nouveau dans ce costume, je me ferais l'effet d'un imposteur.

Il est temps de commencer un nouveau chapitre de ma vie.

***

Les huit ans de vie commune qu'il me restait à partager en compagnie de Dina ont été des années heureuses. Je ne parle pas de ce bonheur qui nous est tant vanté dans les films, les livres, les médias, un idéal inaccessible et qui nous leurre avec sa longue enfilade de jours ensoleillés, où vous vous sentez constamment le plus fort, le plus aimé, le plus contenté.

Non, je vous parle de ces moments précieux, cadeaux inattendus, ces instants volés au temps, à la vie, qui se gravent dans votre mémoire et éclairent votre chemin. Ce genre d'instants qui se fichent bien de savoir si vous les avez mérités ou non, qui s'offrent à vous dans toute leur pureté, leur générosité également. Le bonheur se conjuge par petites touches, il ne s'impose pas. Pas plus qu'il ne demeure pour toute la vie.

S'il y a bien une leçon que j'avais apprise depuis la mort de Maman, c'était celle-là. Le « oui » de Dina, la naissance de Chad, le cocon offert par l'immeuble où nous vivions, sous l'ombre bienveillante du mûrier, avaient fait de moi un homme comblé. Pour autant, je n'oubliais que cette joie pouvait s'envoler d'un claquement de doigts. Aussi, je profitais de

chaque jour passé avec mes proches, avec ceux que j'aimais et qui me rendaient cette affection.
Des instantanés, qui me remontaient le moral quand je me perdais dans cette grisaille glacée, désespérante, subsistant en mon âme ; Qui s'allumaient dans mon esprit, lucioles étincelantes, quand la colère, la fatigue, le poids du train-train quotidien me plombaient l'humeur ; Des clichés pris sur le vif.
Le parfum familier de Dina, flottant autour d'elle telle une ombre chaleureuse, se mêlant à celui du mûrier au printemps ;
Les sourires de Chad, changeant plus vite que les saisons : risettes de bébé baveux, puis bouche ouverte pour montrer sa première dent ; Photos d'école, où l'expression malicieuse de ses yeux bruns ensoleillait son visage ; Excursions en famille, où il riait et criait sur son manège préféré ;
Les discussions avec Mme Hernandez, souffrant de ses rhumatismes, mais ne s'en plaignant pas ; les barbecues au pied du grand arbre, qui assistait avec sérénité aux naissances, fiancailles, ruptures, décès ;
Le ciel bleu au-dessus de nos têtes, sans un nuage à l'horizon.
L'été dans ma tête et dans mon cœur, même si au-dehors, la neige s'était invitée ; Le premier bonhomme de neige avec Chad, baptisé « Grincheux » par Dina ; les mugs de cacao fumant, où flottaient les marshmallows ; Les lumières clignotantes du sapin de Noël en attendant les douze coups ;
Retrouver les collègues le lundi matin – la traduction mène vraiment à tous les chemins – les potins autour de la machine à café, les rumeurs sur le boss.
Huit années heureuses, qui ont passé avec toute la beauté éphémère d'un rêve.

Et puis Dina est morte.

Elle est morte loin de moi, dans un stupide, si stupide accident de voiture. Elle était en déplacement pro, la voiture qu'on lui a remise n'était vraiment pas équipée pour les routes en lacet du Colorado. Une distraction, un appel sur son portable alors qu'elle était au volant. Une distraction qui l'a menée droit au fond d'un ravin.

On m'a assuré qu'elle n'avait pas souffert. Morte sur le coup. Bien maigre consolation.

L'immeuble du Mulberry Tree s'est de nouveau drapé de noir ; Le cycle des obsèques, du rapatriement du corps, du cortège funéraire, des condoléances m'a englouti une fois de plus.

Le plus difficile était Chad, bien sûr. Comment expliquer à un enfant de sept ans qu'il ne reverra plus sa mère ? Comment lui décrire ce qu'il s'est passé ? Comment lui insufler assez de force, assez d'amour pour être sûr que vous ne le retrouverez pas brisé en mille morceaux plus tard ?
C'est impossible.
J'ai été présent, je l'ai entouré de mon affection tel un rempart que je savais illusoire, mais auquel il s'est attaché avec toute l'obstination de l'enfance.
« Tu ne me quitteras pas, toi ? » m'a-t-il demandé un soir. « Promets-le ! »
Je l'ai promis, repromis, je l'ai embrassé et je n'ai même pas protesté quand il est venu me trouver au beau milieu de la nuit.
Nous savions tous les deux, cependant, la fragilité de la vie.
Et j'aurais aimé, tant aimé que Chad ne l'apprenne pas à son âge.

Survivre.
J'ai conjugué ce verbe à tous les temps.
Personne ne vous donne jamais le mode d'emploi pour survivre quand votre épouse vous quitte. Quand vous vous retrouvez parent célibataire, avec un gamin qui refuse de vous laisser partir le matin, de peur de ne plus vous revoir le soir venu.
Il n'existe aucun mode d'emploi, aucune méthode aux trente-six mille étapes pour renouer les fils de votre existence, raccrocher ce qui a été brisé, recoller les morceaux.
Combler le vide de l'absence.
Je devrais le savoir, j'ai épuisé les ressources de la librairie locale quand je recherchais les manuels de *self-help* et autres guides pour vous sentir mieux.
Ils marchent peut-être pour d'autres. Pas pour moi.
Survivre.
Être là pour Chad, en premier.
Renforcer la toile autour de notre appartement, nid douillet, cocon protecteur. Espérer qu'elle soit assez forte pour empêcher la Faucheuse d'entrer à nouveau.
Savoir que c'est une illusion, mais jouer le jeu.
Pour Chad.
Survivre, le voir grandir, le voir de nouveau sourire, rire, jouer avec ses copains.
Partager sa joie et pleurer ensuite, pleurer tel un désespéré, étouffant les sanglots dans l'oreiller, dans la solitude glacée des draps.

Penser à Dina. Tout le temps, toutes les heures, égrener les souvenirs, refuser de débarasser la penderie de ses vêtements, trahison à sa mémoire. Prendre son parfum et le vaporiser doucement dans la chambre, onde douce-amère, en espérant que l'on va trouver le sommeil.
Survivre.
Les jours, les mois, les années.
Fêter le Nouvel An avec les autres occupants de l'immeuble, se voir accueilli en ami, ressentir toute l'affection des locataires et se promettre de ne plus agir en ours reclus dans sa tanière.
Survivre.
Se résoudre à faire le ménage de l'appartement, des sanglots bloqués dans la gorge pour ne pas effrayer Chad, juguler son chagrin comme d'habitude, et voir disparaître les effets de Dina, toute sa vie résumée en des vêtements, des livres, des pièces de vaisselle.
Survivre.
Avec l'absence et la peur aux tripes.
Et si j'étais le prochain ? Qui s'occuperait de Chad ?
Nuits blanches sur fond d'angoisse indescriptible, cernes sous les yeux et teint de plomb.
Mais encore et toujours suvivre.
Ne pas réaliser que ce verbe tremble sur ses bases, frémit tel un mirage, que ce papillon sombre, né de vos larmes, est entré dans sa phase de métamorphose. Une transformation qui vous prend de court quand « survivre » disparaît, ou plutôt renaît. Et que « vivre » tout court, tout simplement, occupe à présent l'espace.

Comment vivre sans Dina ?
Comment vivre sans que le moindre geste ne soit une trahison à sa mémoire ?
Comment vivre sans avoir le sentiment de l'avoir abandonnée ?
C'est le paradoxe des vivants, pris en tenaille entre leurs souvenirs, leur mémoire et les battements du cœur, qui vous rappellent à chaque instant à quel point le temps leur est compté.

Vivre aussi parce que le corps, le cœur se réveillent, que vous avez beau vous être juré de ne plus rien ressentir, de demeurer fidèle à l'absente, à la disparue, votre chair a d'autres impératifs. J'ai eu honte au début, expédiant ce qui était un plaisir auparavant, une corvée à présent, en quelques minutes ; Je n'osais même plus me regarder dans le miroir, certain que tout le monde pouvait voir ma culpabilité inscrite sur mon front.

Comment osais-je agir de cette manière, alors que Dina était morte ?

Et l'on pouvait bien me dire qu'elle nous avait quitté, moi et Chad, depuis quelques années à présent ; Que j'avais le droit de vivre à nouveau, quand des invitations subtiles ou franches se glissaient dans les regards que je croisais ; Que le désir palpitait dans mes veines, le soir venu. Je me disais que je n'étais pas prêt. Qu'il me fallait du temps. Que je me refusais à chambouler encore plus la vie de Chad et la mienne.
Peut-être étais-je un saint ou un lâche, je n'en sais rien.

Toutes mes excuses se sont effondrées brutalement, tel un château de cartes soufflé par le vent, quand une main s'est posée sur la mienne.
Quand j'ai croisé le regard bleu d'Ethan.

***

Ils disent : « Oh, le pauvre homme… Mais quand même, il devrait se remarier, le petit a besoin d'une mère. »
Ils disent : « Une gentille, jolie jeune femme et ils seraient tous les deux bien plus heureux ! »
Ils disent.